Nouvelle-Orléans, 1er Novembre 1901.

Livraison 6ème. 8e SÉRIE. Tome I

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES
1901.

Nouvelle-Orléans, 1er Novembre 1901.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance de Rentrée—11 Octobre 1901.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. F. Ambrogi, Consul de France à la Nouvelle-Orléans, Juge Joseph A. Breaux, Clément Jaubert, Gustave V. Soniat, J. M. Vergnole et Bussière Rouen.

Le Rév. Père George Harding, invité, assiste à la séance.

Le Président ouvre la séance à huit heures et souhaite la bienvenue à ses collègues. Il espère que les membres ont, pendant les vacances, beaucoup travaillé pour

l'Athénée et que la Société ne manquera jamais de manuscrits pour ses Comptes-Rendus.

Il ajoute qu'il a écrit à M. Hyde au sujet des conférences que doit donner M. Hugues LeRoux, conférencier de 1902, du Cercle français de l'Université Harvard, en lui réitérant le désir qu'aurait l'Athénée à entendre M. LeRoux s'il consent à venir ici au même prix que M. Deschamps.

M. Fortier soumet à l'Athénée le programme contenant les sujets des conférences de M. LeRoux.

L'Athénée, à l'unanimité des voix, approuve ce qu'a fait le President et choisit le sujet suivant pour la conférence: "Le Roman contemporain est-il une peinture exacte de la Société Française?"

L'Athénée discute la proposition de ne publier ses Comptes-Rendus que trimestriellement, comme le font, généralement, les sociétés scientifiques et littéraires.

M. Rouen fait la motion qu'à partir du 1er janvier, 1902, les Comptes-Rendus de l'Athénée soient publiés trimestriellement.

La proposition de M. Rouen, appuyée par M. J. M. Vergnole, est mise aux voix et adoptée.

Le Président prend la parole et s'exprime en ces termes:

"Je désire vous faire connaître, Messieurs, que me trouvant à Chicago l'été dernier, j'ai appris que M. Cambon, ambassadeur de France aux Etats-Unis, était venu à Chicago pour inaugurer l'affliation du comité de l'Alliance Française avec l'Université de cette ville. J'ai pensé que la présence de l'ambassadeur à une des séances publiques de l'Athénée, aiderait puissamment à la cause pour laquelle nous travaillons depuis vingt-cinq ans, c'est-à-dire la conservation de la langue française en Louisiane. J'ai donc écrit, le 15 juillet dernier,

à M. Dufourmantelle, secrétaire général de l'Alliance Française de Paris, pour lui demander s'il croyait que M. Cambon accepterait notre invitation. Je suis heureux de vous dire que j'ai reçu une réponse très encourageante de M. Dufourmantelle, en date du 8 août 1901, dans laquelle il me dit qu'il a fait part de ma lettre à M. Cambon et que celui-ci a répondu qu'il ferait tout son possible pour nous donner la satisfaction que nous causerait sa présence à une des fêtes publiques de l'Athénée.

"M. Dufourmantelle m'a conseillé d'adresser à M. Cambon une nouvelle invitation confirmant celle qu'il lui a faite en mon nom."

Le Président demande à l'Athénée l'autorisation d'inviter officiellement M. Cambon.

Mr. Gustave V. Soniat, appuyé par M. Clément Jaubert, fait la motion d'autoriser le Président à inviter officiellement l'ambassadeur de France à Washington à rendre visite à l'Athénée.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité des voix.

Monsieur le Révérend Père George Harding, après suspension des règlements, est élu membre actif à l'unanimité. Parrains : MM. Alcée Fortier et Bussière Rouen.

A neuf heures et demie l'ajournement est prononcé jusqu'au deuxième vendredi de novembre.

ARTISTE ET VIRTUOSE.

Chapitre I.

C'était le commencement de mai. L'aigre vent de nord-est avait fini de souffler ses giboulées de grêle et de neige. Une molle brise promenait dans les ciels bleu pâle de petits nuages en coton cardé finement teintés d'ambre ou de rose; la matinée pleurait quelques larmes, brouillard ou pluie que le soleil, ce grand rieur, essuyait d'un rayon.

Une brume délicate estompait les contours des paysages, azurait les lointains. La nature s'éveillait au printemps, et l'on voyait des peintres cheminer, sac au dos, tenant d'une main une longue pique, et de l'autre deux toiles ficelées ensemble, sur lesquelles ils ne mettaient jamais de couleurs.

Dans le sentier couvert de la forêt, passaient les femmes de Vélizy qui vont travailler aux lavoirs de Chaville; d'abord, de très bonne heure, les vieilles édentées qui n'ont plus d'amoureux; plus tard, les jeunes qui se content, en pouffant de rire, les choses les plus insignifiantes; et enfin, vers dix heures, Madeleine fraîche et pimpante avec un nœud de ruban rose au col, et si bien peignée! les cheveux tout luisants de pommade, et tellement imbibée de patchouli qu'un homme enrhumé du cerveau suivrait sa piste une heure après qu'elle a passé.

Dans la plaine légèrement concave, les blés déjà forts s'allongeaient en bandes vert tendre auprès des avoines couleur de malachite qui sortaient à peine de terre; les touffes jaunâtres des petits pois dessinaient de maigres quinconces sur le sol brun-rouge.

L'étroit chemin vert qui borde la forêt serpentait comme un long collier d'émeraudes; l'étang luisait comme une plaque d'argent; sur l'eau tranquille flottaient les larges feuilles des nénufars, et, près des bords limoneux, les roseaux et les iris hérissaient leurs lames de sabres.

Sous bois, la grêle ossature des arbres commençait à se broder de feuilles, les unes jaunes comme de l'or, d'autres d'un rouge vineux, d'autres, argentées qui tremblaient au moindre souffle de vent. Dans les ombrages encore légers, le soleil allumait des pierres précieuses, rubis, topazes, émeraudes, parmi lesquelles couraient en tous sens des rameaux plus ou moins déliés, formant la nervure noire de cette étincelante dentelle.

Les bouleaux élégants penchaient leurs troncs souples et blancs comme des membres de femme. De place en place, des chênes à l'écorce rugueuse et couverte d'une mousse mordorée, s'élançaient tout droits, comme des colonnes destinées à supporter la voûte de cette cathédrale naturelle.

Sur le sol, un épais tapis de feuilles mortes de la saison dernière, à travers lesquelles poussaient un fouillis de plantes neuves : les discrètes violettes abritées sous leurs ombrelles mais trahies par leur haleine embaumée; le muguet, fin dandy, égrenant ses perles blanches hors de ses feuilles enroulées en cornet; le jaune coucou entre la jacinthe sauvage et l'anémone sylvie; les digitales pourpres montraient le ciel du doigt; les fougères déroulaient leurs crosses et allongeaient leurs peignes à double rangée de dents; les chèvrefeuilles grimpaient aux ormeaux, les églantiers hérissés d'épines barraient les étroits sentiers.

Et toutes ces créatures naissantes, heureuses de se sentir vivre, offraient au ciel leur couleur, qui est une joie et leur parfum, qui est une prière.

Chapitre II.

Au rond-point Notre Dame, où se croisent les routes de Chaville, de Viroflay, de Vélizy et de Versailles, dans le gros chêne qui porte la statuette de la Vierge, habitait une famille de Rossignols.

Le père avait été l'un des chanteurs les plus distingués de son époque, et, bien que sa voix fût un peu éraillée maintenant, il avait une si excellente méthode que les jeunes gens venaient de très loin le consulter sur leurs trilles et leurs points d'orgue.

Il chantait encore à l'occasion, dans les concerts de charité, après s'être fait longuement prier. Lorsque la note ne voulait pas sortir, il avait une manière tout-à fait charmante de clignoter très-vite de ses petits yeux ronds, et de les fermer voluptueusement, d'incliner sa tête de droite et de gauche, de gonfler sa gorge en se haussant sur l'extrême pointe de ses ongles. Le public se pâmait d'aise, surtout quand le concert était gratuit.

Son fils, jeune oiseau du printemps dernier, montrait de grandes dispositions; mais le ciel l'avait doué d'une incommensurable paresse. Il refusait absolument d'étudier les exercices et les vocalises que son père avait gravés du bec et de l'ongle sur le tronc d'un grisar.

"Tu es dans une mauvaise voie, mon fils!" lui dit le vieillard d'un ton sentencieux. "Tu ne veux pas me croire, mais je te le dis en vérité: sans un travail assidu et régulier, on n'arrive à rien. Un grand homme qui s'est beaucoup occupé de nous autres oiseaux, a dit: Le génie, c'est la patience. Toi, tu te fies à la nature et tu ne cultives point les qualités précieuses qu'elle t'a prodiguées. Parfois il te prend des accès, et tu chantes nuit et jour sans interruption, à faire fuir tout le voisinage; puis tu restes des mois sans ouvrir le bec; depuis trois semaines, je n'ai pas entendu le son de ta voix."

" J'ai mal à la gorge," dit sèchement le jeune oiseau.

" Tu mens " dit le vieux ; " je te connais, va ! Tu n'as pas même regardé ce duo que nous devons chanter ensemble samedi prochain, au mariage de notre voisine, la petite Alouette."

" Je n'irai pas à ce mariage," répondit l'enfant.

" Et pourquoi ? " fit le père surpris.

" Ce sont des gens du commun que je ne veux pas fréquenter."

" Orgueilleux ! Il me semble pourtant que tu as fait de bonnes parties avec la petite l'an dernier, et qu'elle était ta camarade la plus intime."

" Cela passe quand on est enfants," dit le petit, " mais, à présent !. . . ."

" Ce n'est pas une raison, mon fils, parce que nous sommes d'une race illustre, pour écraser ces braves gens de notre mépris. Plus on est haut placé sur l'échelle sociale, plus on doit se montrer poli et bienveillant. J'aime beaucoup le père de cette petite ; il m'a rendu des services : plus d'une fois il m'a apporté de jolis vers qu'il avait trouvés."

" Parbleu ! il ne les mange pas," interrompit le fils ; " il se nourrit de grain."

" Je suis peiné de t'entendre parler de la sorte," repartit le vieux. " Où as-tu donc puisé ce scepticisme ?"

" J'ai lu Schopenhauer," dit l'enfant.

" Moi non," reprit le père. Je considère l'alouet comme un brave homme qui sait apprécier le talent."

" Il vous flatte tout le temps," grommela l'oiselet.

" Je tiens à lui faire honneur," poursuivit l'ancien ténor, " en chantant chez lui cet épithalame à deux voix, ma dernière œuvre, qui est, si je ne m'abuse, très-beau, et je compte sur toi, Ernest. D'ailleurs, quand ce ne serait que pour leur montrer ce que c'est que la bonne

musique, à ces volatiles qui se croient artistes parce qu'ils ont une note....et quelle note !"

"Ne comptez pas sur moi !" dit le fils d'une voix singulièrement émue; "je n'irai pas à ce mariage !"

Et il s'envola dans le fourré, laissant l'auteur de ses jours stupéfait d'une révolte aussi ouvertement declarée.

Quand il fut loin du regard paternel, il fondit en larmes: le pauvre rossignolet était amoureux de la petite alouette !

Chapitre III.

Trois semaines plus tard, le rossignol qui n'était pas retourné dans sa famille, se trouvait perché tout au haut d'un frêne, près du sentier qui va de Chaville à Vélizy.

En proie au plus vif chagrin—car, depuis quinze jours, la petite alouette était mariée—il exhalait sa douleur en des flots de mélodie sur le mode mineur, s'interrompant à peine pour dormir et pour manger.

Un matin, vers huit heures, il vit arriver à travers le bois un beau break de chasse d'où sortaient des chants joyeux et des éclats de voix jeunes et fraîches.

La voiture s'arrêta tout près du rossignol et un jeune homme en descendit le premier en s'écriant:

"Voilà notre patrie ! c'est ici que nous nous établissons."

Il était grand, mince, large d'épaules et de tournure distinguée. Quant à son visage, il disparaissait entièrement sous les bords d'un chapeau de paille en forme de cloche, d'où émergeait seule une barbe pointue d'un noir de jais. Le sommet du chapeau formait une longue pointe dans laquelle le jeune homme avait planté un bouquet de fleurs de chataîgnier.

Après celui-ci descendirent deux autres hommes, puis trois femmes vêtues de couleurs joyeuses; les femmes se mirent à pousser des cris et à courir sous le bois.

Deux laquais tirèrent du break une quantité de paniers et de bouteilles, et étendant une nappe sur l'herbe, dressèrent le couvert.

"Cette promenade matinale m'a ouvert l'appétit," s'écria l'homme à la barbe pointue, "à table! Bon! où sont les femmes, à présent? Ohé Charlotte! Ohé Jeanne! Ohé Sonia, ohé!"

Ces appels retentirent sous le bois sonore, et bientôt on entendit au loin les voix des femmes, hautes comme des flûtes, se rapprocher lentement; puis on distingua des noms criés sur les notes de tête les plus aiguës:

"Ohé Maurice! ohé Raoul! ohé Gustave, ohé!"

Un éclat de rire s'égrena, étincelant et pur, comme un chapelet de diamants. Rien n'est plus troublant, plus délicieusement sensuel, qu'un rire de femme dans les bois.

Le rossignol pensa: "C'est presque aussi joli que mes roulades."

Et, comme pour appeler la comparaison, il lança trois ou quatre notes bien rondes et bien appuyées, suivies d'un trait brillant.

"Bravo, rossignol!" s'écria l'un des jeunes hommes.

En ce moment les femmes arrivaient, et l'une d'elles, une grosse belle fille, s'écria d'une voix un peu enrouée:

"Elle ne va pas se taire, cette volaille? Quels raseurs, ces rossignols; non seulement ils gueulent toute la nuit, mais ils ne veulent pas même vous laisser déjeuner tranquillement."

"Fi donc, Charlotte!" dit un des hommes; tu n'as pas pour vingt centimes de poésie dans l'âme."

"Oh là là!" répondit Charlotte, "la poésie! La voilà, la poésie: C'est ce poulet froid, et cet admirable jambon d'York; c'est ce joli vin doré comme le soleil. Allons! à table! asseyez-vous, les enfants, ou plutot vautrez-vous par terre et attaquons!"

"N'oublions pas l'apéritif," fit Raoul, un blond, court et gras, à la peau toute rose. Et il fit circuler une bouteille de vermout qui fut bientot vidée.

On se rangea autour de la nappe, chaque homme auprès de sa compagne.

Au début du repas, il y eut un long silence dont l'oiselet profita pour exécuter quelques variations sentimentales. Mais Charlotte l'apostropha la bouche pleine et l'invectiva de telle sorte qu'il se tut, vexé, et s'envola de l'autre côté de la route. Cependant la curiosité l'emporta sur l'orgueil et, au bout d'un petit quart d'heure, entendant des éclats de rire, l'artiste méconnu revint se poser le plus près possible des banqueteurs.

Certes, c'était un déplorable voisinage pour un jeune oiseau de bonne famille et il en entendit de roides. Au commencement, il rougit un peu sous ses plumes grises ; mais comme il avait des instincts passablement vicieux, il finit par s'amuser énormément.

L'une d'elles, qui était à la droite de l'homme à la barbe noire, paraissait contrainte ; mieux mise que les deux autres, elle avait peur de salir sa belle robe et mangeait du bout des dents.

"Qu'est-ce que tu as donc, Sonia, à nous faire cette tête ? Serais-tu, pour de bon, amoureuse de Maurice ?"

"Pourquoi pas ?" dit celui-ci ; je suis assez beau pour être aimé. Le patron dit que je ressemble à un Titien."

"Va-donc, poseuse!" dit Jeanne. "Tu ne manges pas parce que tu es trop serrée ; les bouchées ne peuvent pas passer."

"Dégrafe-toi," cria Charlotte.

Sonia prit un air pincé: "Comme tu es peu distinguée, ma chère !"

"Ohé, Mame la Duchesse !" s'écria Charlotte. "C'est depuis que tu as posé les mains chez feu Cabanel pour

les portraits d'épicières riches? Là, vrai tu me fais trop rire."

"Allons, ma petite, nous sommes entre amis. Fais comme moi et tu pourras manger de cette bonne poularde. Tu meurs de faim, tu en es verte."

"Ça, c'est vrai qu'elle est verte," dit Raoul.

"Et toi, riposta Sonia, tu es rose comme une poupée."

"Un Rubens!" dit Raoul en prenant une pose.

"Trop gras," fit Maurice. "Tu n'as pas la ligne, mon cher, tu es mou et mal dessiné. Un faux Rubens."

"Tiens," dit Jeanne, "je ne connais pas Rubens; je n'ai jamais posé chez lui. Pourquoi donc riez-vous?"

"Je ne ris pas," fit Gustave sérieux. "Je te présenterai à Rubens."

"C'est un de tes amis?"

"Je le tutoie, je l'appelle Peter Paul."

"Il paie bien ses modèles, au moins? Quand jai posé la Madeleine d'Henner, je touchais vingt francs par jour et le déjeuner—rien que ça de chic! et pendant tout l'hiver."

"Peter Paul t'en donnera quarante."

"Tu ne vois donc pas qu'il te monte un bateau, bécasse?" dit Sonia qui avait de l'instruction. "Rubens était un peintre Italien de la Renaissance qui est mort il y a plus de cinquante ans."

"Cela m'est bien égal!" dit Jeanne froissée. "Passe-moi le pâté."

EDWARD DESSOMMES.

(A suivre.)

ELIZABETH À CORFOU,

Tragédie en trois Actes,

PAR

JOSEPH LE BEUZIT.

Personnages :

ELIZABETH, Impératrice d'Autriche;
MARIE, Comtesse, dame d'honneur de l'Impératrice;
ANNE, MATHILDE, THÉRÈSE, } Demoiselles de Compagnie;
JEANNE, femme de service;
Inconnu, messager;
Intendant du palais de Corfou;
Un petit mendiant corféen;
Une petite Corféenne;
Pêcheurs de Corfou.

La scène représente un vaste péristyle de l'Achilléon.
L'Acte premier commence vers le coucher du soleil.
L'Acte second, de même, le lendemain.
L'Acte troisième fait suite immédiatement au second et se termine à neuf heures du soir.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ière.—MATHILDE, THÉRÈSE et ANNE.

Mathilde.

A son Achilléon l'Impératrice arrive.
J'avouerai franchement que je me sens captive
Dans son Corfou bizarre, environné de mers.
Autant vaudrait, ce semble, habiter les déserts,
Que passer de longs mois dans cette île sauvage
Dont l'ample solitude est trop lourde à notre âge.

Thérèse.

Eh bien ! moi, je my fais ; j'aime ces bords riants ;
J'y pourrai sans ennui séjourner quelque temps.

Mathilde.

Qu'y a-t-il, à tes yeux, de riant dans cett île ?
Moi, je n'y trouve rien !

Thérèse.

Le dire est difficile ;
Mais l'air est saturé d'agréables parfums,
Et tu sais qu'à Thérèse il en faut quelques-uns
Faits de flots et d'azur, de douce nonchalance,
De rêverie étrange et d'effrayant silence.

Mathilde.

Pour moi la rêverie est un pauvre agrément.
Anne, qu'en penses-tu ? Dis-nous sincèrement
Si Corfou te sourit. N'est-ce pas, tu préfères....

Anne.

Corfou me plaît assez....il ne me connait guères ;
Je lui souris quand même et n'en dit point de mal.

Mathilde.

Tout le monde aujourd'hui devient sentimental,
Et s'adonne à rêver.

Thérèse.

Nous rêvons tous, sans doute,
Mais c'est pour mieux tromper les ennuis qu'on redoute.
Contemplons sur nos fronts d'incomparables cieux,
Et la mer à nos pieds.

Mathilde.

Moi, je maudis ces lieux.

Scène II.

Les mêmes, plus Elizabeth et la Comtesse Marie.

Elizabeth.

J'ai toujours du plaisir à rentrer dans cette île
Où ma morne douleur trouve un cours plus facile,
Et n'a pour tous témoins que de bons serviteurs
Qui, par pur dévoûment partagent mes malheurs,
De mon chagrin muet respectent le silence,
Et quand j'éclate en pleurs me parlent d'espérance,

Du Dieu d'amour qui frappe et demande au chrétien
De recevoir de Lui l'épreuve comme un bien.

La Comtesse Marie.

Madame, à vous servir, nous mettons notre étude.

Elizabeth.

Cela me fait aimer la belle solitude
De mon Achilléon.

La Comtesse.

Dans ce palais fleuri
La brise de la mer à votre cœur meurtri
Apporte un baume....Ici, rien ne heurte la vue ;
Sous un ciel merveilleux, le calme de la nue
Nous prêche le repos.

Elizabeth.

Puisque je l'ai choisi
Pour y passer mes jours, j'y veux mourir aussi.
Déjà dans ces rochers sur lesquels la nuit tombe,
J'ai fait creuser profond le caveau de ma tombe.
Je l'ai mis près des flots, je l'ai mis dans les fleurs,
Pour indiquer à tous la fin de mes douleurs.

La Comtesse.

On peut bien se passer des splendeurs sépulcrales.

Elizabeth.

L'entretien de ma tombe est au soin des rafales ;
Elles m'apporteront de longs gémissements,
Les hymnes de la mer, la prière des vents.

La Comtesse.

Vous laisserez vos os à la terre d'Autriche
Si fidèle aux Hapsbourgs et qui de vous s'entiche.
On les déposera dans le caveau des rois,
Où dort votre Rodolphe, où dormira François.

Elizabeth.

Le sommeil est plus doux dans les zéphyrs des îles,
Bien loin du bruit des cours et du fracas des villes ;
Loin des heureux mondains. Bien qu'à mon souvenir,
Tout l'éclat de leur front pourrait bien se ternir.

En jugeant dans la mort la grandeur souveraine,
Ils sentiraient trop bien que la leur est fort vaine ;
Et pour avoir levé leur chère illusion
Je pourrais encourir leur malédiction.
On ne les verra pas aux abords de ma fosse,
Courtisans jusqu'au bout, verser leur douleur fausse
Et d'hypocrites pleurs. Mais les bons Corféens,
Témoins d'un long trépas, triste effet des chagrins,
N'oublieront pas si tôt l'impératrice errante
Et prieront avec foi pour mon âme souffrante.

La Comtese.

Madame, dans sa vie, a déjà trop souffert.
Espérons qu'à la mort le ciel lui soit ouvert
Et ses nobles vertus enfin récompensées.
Il faut de cet espoir occuper vos pensées.

Elizabeth.

Là, je reposerai bercée au bruit des flots
Qui jetteront sur moi leur gerbe de sanglots ;
Point d'inscription ! d'épitaphe hautaine !
Le seigneur ne m'a faite impératrice-reine
Que pour m'éprouver plus. A la mort, c'est fini :
Le Juge souverain ne pourrait sans déni
Prolonger cette épreuve. Il laissera la morte
Dormir dans son rocher ; et mes os, de la sorte,
Entendront moins souvent de troublants voyageurs
Répéter sur ma tombe un récit de malheurs....
Je veux passer ici le reste de ma vie
Pour que la mort m'y trouve à ma course finie.

La Comtesse.

Pourquoi vous rappeler les revers du passé,
Quand à vous faire mal le destin s'est lassé ?
Madame, oubliez Vienne, où tout objet rappelle
De cruels souvenirs. Une plage nouvelle
Où n'arrive aucun bruit, où tout porte au repos,
Peut vous faire un grand bien. En contemplant les flots

D'une mer agitée, on adoucit sa peine.
La terre à ses confins apparaît plus sereine,
Comme elle est plus parlante. On dirait qu'à ses bords
Sa douceur est plus fine et ses attraits plus forts.
Là-bas tout est froissant, tout vous semble lugubre;
Ici le jour est calme et le site est salubre;
C'est un lieu fait pour vous.

Elizabeth.

Oui, vous avez raison;
Je me crois faite aussi pour mon Achilléon.
Et vous, chères enfants, aimez-vous cette plage,
Sans doute un peu déserte à votre humeur volage?

Anne.

Madame, en ce séjour, tout nous charme et nous plaît;
Nous pouvons à Corfou vous suivre sans regret.

Elizabeth.

Si vous parlez ainsi, c'est pour m'être agréable....
Mettez-moi de côté, pour être véritable.
Ce château vous plaît-il? Quels seront vos ébats
Dans ce lieu retiré? N'appréhendez-vous pas
L'ennui, l'isolement? Répondez, je vous prie.

Anne.

Madame, près de vous, jamais je ne m'ennuie.

Elizabeth.

La réponse est flatteuse: elle a peu de valeur.
Mathilde, que dis-tu? Mets la main sur ton cœur,
Et réponds sur-le-champ; n'attends pas que j'insiste:
Que dis-tu de Corfou?

Mathilde.

Corfou me paraît triste,
Madame, en ce moment....

Elizabeth.

J'aime la vérité,
Même quand elle est dite avec timidité....
Thérèse veut toujours cacher ce qu'elle pense;
Je la laisse à loisir savourer son silence.

Si Corfou lui plaît peu, si Corfou lui plaît bien,
C'est un profond mystère et nous n'en saurons rien.

Thérèse.

J'aime l'Achilléon comme on aime un parterre,
Madame ; je le dis sans fourbe ni mystère,
Et l'île corféenne est un trop beau séjour
Pour qu'on ne puisse un temps lui vouer quelque amour.

Elizabeth.

Vraiment, tu veux répondre ! et Corfou t'a charmée !

Thérèse.

Au silence rêveur je suis accoutumée ;
Je l'aime pour la nuit ; le jour je l'aime encor,
Et me dis avec foi que le silence est d'or ;
Favorable à l'esprit qu'il calme et qu'il épure ;
Il taille la pensée et lui donne une allure.
En goûtant le silence, on se plaît n'importe où ;
On est ravi des monts, des ruines de Corfou !

Elizabeth.

Ainsi, dans notre îlot, ta verve poétique
Se dilate à loisir.

Thérèse.

A rêver je m'applique,
Il est vrai ; je contemple et les champs et les mers,
Et parfois leur aspect me dicte quelques vers.
Sur les ruines du Temps, j'ai rimé quelque chose
Que je vais réciter, ou chanter, si je l'ose.

Elizabeth.

Ose nous le chanter pour nous mieux divertir ;
Tu sais combien ta voix me cause du plaisir.

Thérèse.

Les rocs, les murs croulants de ce vieux paysage
M'ont inspiré ces vers : acceptez-en l'hommage.

(Elle chante : LES RUINES DU TEMPS.)

I.

Quand la foudre et le vent renversent des tombeaux,
Ou qu'un palais des rois de vétusté s'écroule,

Elève sur le sol des monuments nouveaux.
Un jour ils tomberont ; ainsi le Temps s'écoule.
Alors que tout périt dans le vieil univers,
L'homme règne ; il est roi, pour braver les revers.
Jouet du Temps, prends garde au trône où tu domines !
Mortel, tu règnes sur des ruines !

II.

Sur ce roc, autrefois trônait un fier castel ;
Il en reste à présent ces ruines féodales !
Quelques tronçons épars d'une tour de Babel,
Un vieux donjon qui tremble au souffle des rafales ;
Voilà ce que le Temps nous laisse du Passé !
Mais le Temps finira ce travail commencé ;
Car docile toujours aux volontés divines,
Le Temps fait son œuvre : des Ruines !

III.

Voyez ! la mer est belle, et le vent souffle bon.
Votre vaisseau hardi, sous un ciel sans nuage,
En glissant sur les flots, s'éloigne à l'horizon.
Qu'il vogue plein de joie ! après un long voyage,
Il aura, dans le port, son retour triomphant.
Heureux vaisseau !....Le soir, la main d'un jeune enfant
Cueille sur les rochers, dans les algues marines,
Une épave !....encore des Ruines !

IV.

Tout l'éclat du matin me promet un beau soir.
Bientôt la foudre éclate et le ciel se déchire ;
J'ai compté sans le Temps, trompeur de tout espoir.
Un césar met trente ans pour fonder son empire,
Et le Temps le détruit comme une œuvre d'un jour.
Ma ville est imprenable ; un mur en fait le tour.
Ah ! mon rempart succombe aux coups des couleuvrines ;
C'est fait ! je n'ai plus que des Ruines !

V.

Que de ruines, grand Dieu ! que de ruines du Temps !
Elles couvrent partout nos villes, nos campagnes ;
Souvenirs du passé, funèbres monuments,
Epars sur nos chemins ; épars sur nos montagnes ;
Des ruines près de nous, pour dire nos malheurs ;
Des ruines sur nos fronts, des ruines dans nos cœurs ;
De la plaine aux vallons ; des vallons aux collines.
Grand Dieu ! partout, partout des Ruines !

Elizabeth.

Tu t'arrêtes déja ?

Thérèse.

J'ai fini le morceau,
Et je regrette bien qu'il ne soit pas plus beau.

Elizabeth.

De la forme et du fond je suis fort satisfaite ;
D'écouter tes accords je me fais une fête.
Comme je compte ici prolonger mon séjour,
Je voudrais, par des vers, célébrer mon retour
Dans cet Achilléon, ma maison préférée.
Nous ferons, par nos chants, les frais de la soirée ;
Apportez-y du vôtre et j'y mettrai du mien.
Les enfants de Corfou chantent et dansent bien,
Si vrai, qu'en les voyant sur le débarcadère,
Vous avez admiré leurs gestes, leur voix claire.
Pour compléter la fête, il nous faut quelques-uns
De ces petits danseurs aux cils noirs, aux yeux bruns.
Je vous laisse ordonner cette aimable partie,
Qui promet d'être gaie et vraiment réussie.
Je sais que pour bien faire, il vous suffit d'oser ;
Tâchez donc d'y pourvoir. Je vais me reposer.

Anne.

Votre bonté nous comble et jamais ne se lasse.
Que le Dieu qui voit tout vous accorde sa grâce,

Un règne long, prospère, un cœur toujours en paix ;
Vous l'avez mérité par d'éclatants bienfaits.

Elizabeth.

Mes ébats d'autrefois sont devenus les vôtres ;
Je n'ai plus de bonheur que le bonheur des autres.

SCÈNE III.—MATHILDE, ANNE, THÉRÈSE.

Mathilde.

Vraiment l'impératrice a le cœur noble et doux,
Elle a peur qu'on s'ennuie et pense trop à nous.
Pour lui faire plaisir déployons notre zéle ;
Si nous chantons demain, montrons que c'est pour elle.

Thérèse.

Je connais une enfant qui chante "l'Homme noir ;"
J'enverrai la prier de venir demain soir.
Que chacune de nous compose une romance ;
Vous savez que le chant apaise la souffrance,
Elizabeth l'a dit.

Anne.

Donnons-lui nos chansons ;
Commençons tout de suite à parer de festons
Le perron du palais et sa noble façade,
Comme on drape un théâtre en un jour de parade.
Quand la nuit descendra sur ce fier monument,
Mille fleurs lui feront un léger vêtement
D'un effet magnifique à l'éclat des lumières.
A cette œuvre de goût qui sera des premières ?

Mathilde.

La comtesse revient ; demandons son conseil.

SCÈNE IV.—Les mêmes, plus la Comtesse, et JEANNE.

La Comtesse.

L'impératrice en vain réclame du sommeil ;
L'aiguillon du chagrin qui partout la tourmente,
L'empêche de dormir. Un esprit d'épouvante.
Tout d'un coup l'a saisie, et, folle de terreur,
Elle a fui de sa chambre, en me criant : "J'ai peur,

Pour la première fois, du tonnerre qui gronde.
Commandez à mes gens qu'ils refassent la ronde
Par les salles, les cours, autour de la maison ;
Tandis que pour dormir, je me rends au donjon."
—"Madame, croyez-moi, lui dis-je, il n'est point sage
De monter sur la tour en ce moment d'orage.
C'est trop vous exposer."—" Comtesse, laissez-moi
Contempler mille éclairs au prix de mon effroi,
Pour tromper ma tristesse, en deviendrais-je folle."
Je ne répondis rien : je restai sans parole.
Pour vous en dire plus j'ai trop d'émotion....
Parlez ! procurez-moi quelque diversion.
J'ai du froid sur le front, et je tombe de faiblesse.
Mais elle va passer.

Mathilde.

Qu'y a-t-il donc, Comtesse ?

La Comtesse (s'efforçant de dissimuler son trouble.)

Il faut nous préparer pour demain, et j'accours
De mon faible talent vous offrir le concours.
Je me rappelle un peu certains airs de musique,
Qui pourraient nous servir. Une pièce comique
Serait hors de saison ; des couplets amusants
Ne le seraient pas moins ; et nous manquons de temps
Pour apprendre un long rôle.

Thérèse.

Alors, que faut-il faire ?
Un opéra champêtre est-il bien sûr de plaire ?

Anne.

Ce doit ; l'impératrice, avant de nous quitter,
Nous a dit clairement qu'il nous faudra chanter.

La Comtesse.

On peut se faire aider, et rien n'est plus facile
Que d'avoir le concours des artistes de l'île.

Mathilde.

Pourvu qu'on les retienne, à coup sûr ils viendront,
Et pour un faible prix, en dansant, chanteront.

Anne.

Voici venir quelqu'un. J'ai peur !

SCÈNE V.—Les mêmes, plus le Messager.

Le Messager (saluant.)

Je vous prie,

Mesdames, montrez-moi la Comtesse Marie ;
Car je dois lui remettre un pli de l'Empereur.

La Comtesse.

Comment ? pour moi ?

Le Messager.

Pour vous ! De votre Serviteur
Bonsoir.

Les Dames.

Monsieur, bonsoir.

SCÈNE VI.—Les mêmes, moins le Messager.

La Comtesse.

Eh bien ! que vous en semble ?
Dites, faut-il ouvrir ? ....Voyez comme je tremble !

Anne.

N'ouvrez pas devant nous ! Ce message effrayant,
Ne peut nous annoncer qu'un triste événement.

La Comtesse.

Permettez ; je vous quitte un moment pour me rendre
Dans mes appartements. Je viendrai vous apprendre,
Si je dois, la nouvelle.

Thérèse.

Et si c'est un malheur ?

La Comtesse.

A ce coup, que chacun se prépare le cœur.
Pourrai-je me tenir ? je tremble de tout membre....
Jeanne, veuillez m'aider à monter dans ma chambre.

SCÈNE VII.—ANNE, MATHILDE et THÉRÈSE.

Mathilde.

Serait-ce simplement un ordre de retour ?

Anne.

C'est peut-être une guerre, un grand deuil à la cour.

Thérèse.

Ce doit être à coup sûr, une bien grave affaire
Qu'on nous écrit de Vienne avec tant de mystère.

Anne.

Cet envoyé lugubre arrive ici la nuit,
Laisse un pli cacheté, nous salue, et s'enfuit.

Thérèse.

Pourquoi ce personnage est-il parti si vite,
Sans prendre aucun répit, sans demander son gîte.
Sans le moindre discours, sans nous dire son nom ?

Mathilde.

Est-ce un homme d'Etat ? un méchant ? que sait-on ?

Thérèse.

On le saura bientôt. Madame la Comtesse
Pourrait bien transformer notre doute en tristesse.

Mathilde.

Est-ce bien sûr ? qui sait ? doit-elle revenir ?
C'est peut-être un secret qu'on lui dit de tenir
En attendant le jour d'en faire bon usage.
Le mode inusité dont fut fait le message
Le donne à penser.

Thérèse.

Non ; notre cher Empereur
N'aime point ces détours ; il a trop noble cœur
Pour user de moyens sentant la surveillance.
Il sait qu'il ne peut pas tromper la confiance
Qu'Elizabeth nous donne. Ecartez ce soupçon.
Mais voici revenir la Comtesse. A quoi bon
Vouloir tout deviner ?

Mathilde.

La Comtesse est hors d'elle !
Et nous allons apprendre une triste nouvelle :

SCÈNE VIII.—Les mêmes, plus la Comtesse.

Anne.

Comtesse, tirez-nous d'un cruel embarras,
En disant ce malheur qu'on ne devine pas....

N'allez pas plus longtemps prolonger ce silence.

La Comtesse.

Mon mutisme, je sais, vous peine, vous offense;
Mais pourrai-je en sortir ? Je n'ose proférer
Une parole affreuse....Il faut vous retirer
Pour prendre du repos. Notre pauvre soirée
Doit être, en pareil cas, forcément différée.
Le terrible malheur vous le saurez demain.

Thérèse.

Mais le pire des maux, c'est le mal incertain;
Tant qu'il n'est point connu, le somme est difficile,
Troublé de cauchemars et le réveil fébrile.
Mieux nous vaut tout savoir.

La Comtesse.

Oui; vous avez raison....
Le malheur a frappé monseigneur d'Alençon,
Ainsi qu'Elizabeth !....Que je crains pour sa tête !
Préparons notre deuil; ne parlons plus de fête.

Anne.

Puisque l'impératrice a marqué son désir,
Il serait mal à nous de ne pas obéir
Et de porter le deuil d'un malheur qu'elle ignore.

La Comtesse.

Certes, Elizabeth ne le sait pas encore....
Eh bien, faites soirée! et je vais réfléchir
A ma commission. C'est à moi d'avertir
La pauvre Elizabeth ! O femme infortunée,
Rassemble la vertu que le ciel t'a donnée,
Pour supporter ton mal ! La mort de ton enfant
Est seule comparable à ce coup foudroyant.
Si j'allais tout de suite, en courant, à sa porte,
Lui dire éperdûment que la Duchesse est morte ?

Thérèse.

Son Altesse est morte ?

La Comtesse.

Oui ! si vous saviez comment ?

Mathilde.

Morte !

La Comtesse.

Oui, brûlée !

Anne.

O ciel ! quel trépas effrayant !

La Comtesse.

Le bazar a pris feu !

Thérèse.

Dans le feu ? quel supplice !

Mathilde.

Et vous devez l'apprendre à notre impératrice !

La Comtesse.

J'imagine aisément que le choc sera fort.

Mathilde.

Attendez un instant, et calmons-nous d'abord.

Thérèse.

Quel crime a donc souillé la Maison de Bavière,
Autrefois si brillante et de tout temps si fière,
Pour être ainsi frappée, et pour que le Seigneur
Aujourd'hui la poursuive avec tant de rigueur.

Anne.

Nous grossissons toujours les malheurs qui sont notres.

La Comtesse.

Madame d'Alençon, brûlée avec cent autres,
Nous était si connue et si chère à nous tous !

Mathilde.

Plus de cent ont péri ! Pourquoi le dites-vous ?

Thérèse.

Horrible catastrophe !

Anne.

O tristes destinées !

La Comtesse.

On n'a pu retrouver que des chairs calcinées
Sous les débris fumants....Ce n'était pas des corps,
Mais des lambeaux sans nom ! Et la liste des morts,
Qui s'allonge toujours, dépasse la centaine.

Mathilde.

Quel coup démesuré pour notre Souveraine !

Pourra-t-elle survivre à tant d'émotions?

Thérèse.

Comtesse, vous prendrez mille précautions
Pour adoucir un coup qui va lui fendre l'âme.

La Comtesse.

Qui donc n'aurait pitié de cette noble femme
Toujours si malheureuse? Ah! je voudrais savoir
Ce qu'il convient de faire. Est-il en mon pouvoir
De partager son mal et sa dure infortune?
Sans doute sa douleur à nous tous est commune....
Quand le coup est si fort, tous nos pleurs et nos cris
Sont un faible remède au mal de nos amis.

Thérèse.

Prions pour les deux sœurs. En cette circonstance,
Le deuil qui nous convient est un profond silence
Autour d'un cœur meurtri. Tout discours serait vain.

Mathilde.

Force est de renvoyer la fête de demain,
Car la joie en ce jour serait fort déplacée.

Anne.

La préparation en est trop avancée.
Nous irons jusqu'au bout; mais la plaisanterie
Sera de tous nos chants soigneusement bannie.
Toute note joyeuse et les airs un peu gais
Seraient, au bout du compte, autant de nouveaux traits
Qui perceraient au vif notre chère maîtresse.

La Comtese.

Comme acheminement à sa grande tristesse,
Récitons-lui des vers qui provoquent les pleurs,
Lui fassent épancher ses nouvelles douleurs
Dans des sanglots brûlants. Car cette âme oppressée
Veut des ménagements.

Mathilde.

Déjà la traversée
Lui fut bien fatigante.

La Comtesse.

Aussi bien, pour ce soir,
Je ne lui dirai rien ; je n'irai pas la voir.
Mais demain, aussitôt votre fête finie,
J'irai dans l'oratoire, où l'âme recueillie,
Elle demande à Dieu la résignation.
D'abord, je prendrai part à sa dévotion ;
Et puis je parlerai ! Que le Seigneur m'inspire
Et ce que je dois faire et ce que je dois dire,
Pour frapper sans rudesse un cœur dejà saignant
Et d'angoisses rempli !

Thérèse.

Le malheur trop souvent
S'abat sur cette femme. Il n'est point de torture
Dont elle n'ait goûté ; mais rien ne nous assure
Qu'elle en ait vu la fin.

Mathilde.

Quel peut être ce bruit ?

Anne.

C'est un jeune garçon qui chante dans la nuit

Thérèse.

Sans doute un orphelin qui demande l'aumône ?

Anne.

Il chante quelques couplets afin qu'on la lui donne,
Il chante encore après, tout le long du chemin.

La Comtesse.

Donnez-lui ; dites-lui de revenir demain.
Mais le voici lui-même....écoutons ce qu'il chante.
J'aime assez sa figure, et sa voix tremblotante
Est vraiment musicale....Approche, mon garçon,
Afin qu'on puisse entendre et goûter ta chanson.

Scène IX.—Les mêmes plus le petit Corféen.

Le petit Corféen.

Bonnes gens du logis, écoutez la complainte
Du pauvre mendiant.
Donnez-moi ; vous ferez la volonté sainte
Du Dieu petit enfant.

La Comtesse.

C'est vrai ; des cœurs donnants les maisons sont bénies.
Tu le chantes fort bien....Mais pourquoi tu mendies ?
N'est-ce pas tes parents qui t'ont dit de venir
Quêter la charité ? Prends garde de mentir !

Le petit Corféen.

J'ai perdu mon bon père et ma mère chérie
Qui me donnaient du pain.
Je n'ai pas de maison ; je chante et je mendie
Parce que j'ai bien faim.

La Comtesse.

Ta figure est honnête et ta voix agréable ;
Entre dans le palais, tu vas te mettre à table.
Après avoir mangé de tout ton appétit,
Tu pourras, cette fois, dormir dans un bon lit.

Le petit Corféen.

Merci ! Hélas ! souvent j'ai couché sur la dure
Au milieu des grands froids,
N'ayant pas d'autre lit, ni d'autre couverture
Que la mousse des bois.

La Comtesse.

Demain, repose-toi toute la matinée ;
Le soir tu chanteras ; nous paierons ta journée.
Rends-toi vite à l'office où ton repas t'attend ;
Puisses-tu bien dormir et manger ton content !

Le petit Corféen.

Autour de son berceau que l'enfance est heureuse,
En rêvant du bonheur !
Mais des rêves d'alors la magie est trompeuse
Et nous cache un malheur.

Scène X.—Les mêmes moins le petit Corféen.

Mathilde.

Ce couplet, cependant, n'est pas de circonstance ;
Il eût pu mieux finir sa gentille romance,
Pour lui, sinon pour nous !

Thérèse.

Ce manque d'à-propos
Vous étonne? Un enfant ne cherche point ses mots;
Il vous dit ce qu'il sait. Ce petit virtuose
Avec ses beaux grands yeux et ses lèvres de rose,
Jouera demain son rôle avec un vrai talent;
Bien sûr l'impératrice aimera cet enfant!

Mathilde.

Puissions-nous, de la sorte, alléger sa souffrance!
Mais peut-être en voulant la consoler d'avance,
Ferons-nous le contraire; et notre attention
Ne fera qu'augmenter sa désolation.

Thérèse.

En ce pénible instant, où notre souveraine
Perd sa sœur préférée, et gémit dans la peine,
Par ce simple artifice, il nous faut essayer
D'amoindrir le revers qu'elle vient d'essuyer.

SCÈNE XI.—Les mêmes plus JEANNE.

Anne (aux autres.)

C'est Jeanne....pas un mot de la triste nouvelle!

La Comtesse (à Jeanne).

Vous voilà descendue....Elizabeth dort-elle?

Jeanne.

L'impératrice enfin commençait à dormir;
Elle a dit tout à coup: "Je viens de voir sortir
Du bosquet d'orangers comme une forme noire!
Est-ce une illusion? Je ne puis le croire,
Je l'ai trop bien vue! Est-ce un ange? un démon?
Son heure et son aspect n'annoncent rien de bon.
En tout cas descendons; quittons la plate-forme,
Puisque le juste ciel ne veut pas que j'y dorme.
Jeanne, conduisez-moi dans mes appartements;
Ici, j'ai peur! ensuite, allez dire à mes gens
De se retirer tous, je veux que tout le monde
S'en aille reposer." Au bout d'une seconde,

Elle sort de sa chambre et parcourt la maison
Avec son intendant ; elle passe au salon
Qu'elle inspecte en tout sens ; je crois qu'elle est allée
A la tour du couchant qui domine l'allée,
Pour explorer la nuit.

Mathilde.

Depuis quelques instants
Nous vivons dans l'étrange ; et les événements
Qui passent sous nos yeux blessent la vraisemblance.

Thérèse.

La perte du sommeil, l'excès de la souffrance,
S'unissent pour troubler la pauvre Elizabeth.

Mathilde.

Quoi ! cette intelligence et cet esprit si net
Seraient-ils en déclin.

Anne.

On dit que l'insomnie
Peut, en quelques mois, conduire à la folie.

Thérèse.

Demain, quand la Comtesse ira lui dire tout,
Comme elle va vibrer sous l'effet de ce coup !
Ce sera pour son cœur une heure de supplice.
J'ai pitié de son sort.

La Comtesse.

J'entends l'impératrice.
Que chacun se retire....Il est déjà bien tard.

SCÈNE XII.—JEANNE seule.

Les autres peuvent bien s'en aller ; pour ma part,
De ma maîtresse ici j'attendrai la venue.

SCÈNE XIII.—ELIZABETH, l'Intendant, JEANNE.

Elizabeth (à Jeanne.)

Toute seule ! Pourquoi m'avez-vous attendue ?

Jeanne.

Si vous vouliez, Madame, inspecter les abords
De votre Achilléon, je vous suivrais dehors.

Contre tout ennemi, fût-il diable ou fantôme,
Je saurais vous défendre aussi bien que cet homme.

Elizabeth.

C'est bien ; restons ici ; surveillons ce perron,
Tandis que l'intendant se rend au pavillon,
Pour voir s'il est bien clos et si rien ne s'y cache.
Avant d'aller au lit, il faudra que je sache
S'il y a du danger ou non : un malfaiteur
Pourrait bien nous surprendre et nous percer le cœur,
Au milieu du sommeil. Soyons donc sur nos gardes,
Après ce que j'ai vu !

Jeanne.

Quelques lueurs blafardes
Auront pu vous tromper, Madame ; car le soir
On prend peur assez vite ; et tout ce qu'on croit voir
Vous paraît redoutable ; un simple objet nous semble
Un ennemi cruel ! A son aspect, on tremble,
On veut fuir. Et souvent la cause de l'effroi
N'est qu'une ombre de rien ! Madame, croyez-moi,
N'agitez pas vos nerfs sans motif raisonnable ;
La superstition est un piège du diable.
Madame, si pourtant, mon discours vous déplaît,
Veuillez bien m'excuser. Vous savez, en effet
Que je veux vous servir ; tout ce que je redoute,
C'est de vous attrister.

Elizabeth.

Vous croyez que j'écoute !....
(*à l'Intendant.*) Eh bien ?

L'Intendant.

Le pavillon, Madame, était ouvert ;
Je l'ai fouillé partout et n'ai rien découvert ;
Et puis j'ai parcouru les bosquets, les charmilles ;
Avec attention j'ai regardé la grille ;
Elle était bien fermée ; enfin, j'ai fait le tour
De l'étang, et je viens de visiter la cour.

Elizabeth.

Et vous n'avez rien vu?

L'Intendant.

Madame, je vous jure

Que tout est calme.

Elizabeth.

Entrons.

Jeanne.

Poussez bien la serrure.

Fin de l'acte premier.

(A suivre.)